

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1892

THÈSE

No

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 30 Juin 1892, à 1 heure

Par A. MALAVAL,

ÉTUDE SUR L'HISTOIRE

DES

AFFECTIONS DE L'ESTOMAC

PENDANT LA PÉRIODE GRÆCO-ROMAINE

Président : M. LABOULBÈNE, professeur.

Juges : M.M. { LE DENTU, professeur.
QUINQUAUD et BRUN, agrégés.

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

HENRI JOUVE

15, Rue Racine, 15

1892

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1892

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 30 Juin 1892, à 1 heure

Par A. MALAVAL,

ÉTUDE SUR L'HISTOIRE

DES

AFFECTIONS DE L'ESTOMAC

PENDANT LA PÉRIODE GRÆCO-ROMAINE

Président : M. LABOULBÈNE, professeur.

Juges : MM. { LE DENTU, professeur.
 { QUINQUAUD et BRUN, agrégés.

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

HENRI JOUVE

15, Rue Racine, 15

1892

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen..... M.	BROUARDEL.
Professeurs.....	MM.
Anatomie.....	FARABEUF.
Physiologie.....	CH. RICHEL.
Physique médicale.....	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.....	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....	BAILLON.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BOUCHARD.
Pathologie médicale.....	DIEULAFOY.
	DEBOVE.
Pathologie chirurgicale.....	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique.....	CORNIL.
Histologie.....	MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.....	TILLAUX.
Pharmacologie.....	POUCHET.
Thérapeutique et matière médicale.....	HAYEM.
Hygiène.....	PROUST.
Médecine légale.....	BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LABOULBENE.
Pathologie expérimentale et comparée.....	STRAUS.
	SÉE (G.)
Clinique médicale.....	POTAIN.
	JACCOUD.
	PETER.
	GRANCHER.
Maladies des enfants.....	BALL.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....	FOURNIER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	CHARCOT.
Clinique des maladies du système nerveux.....	VERNEUIL.
Clinique chirurgicale.....	LE FORT.
	DUPLAY.
Clinique des maladies des voies urinaires.....	LE DENTU.
	GUYON.
Clinique ophthalmologique.....	PANAS.
Clinique d'accouchement.....	TARNIER.
	PINARD.

Professeurs honoraires

MM. REGNAULD, SAPPEY, HARDY, PAJOT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
BALLET.	GILBERT.	NETTER.	ROBIN (Albert).
BAR.	GLEY.	POIRIER, chef des	SCHWARTZ.
BLANCHARD.	HANOT.	travaux anatomi-	SEGOND.
BRISAUD.	HUTINEL.	ques.	TUFFIER.
BRUN.	JALAGUIER.	QUENU.	VILLEJEAN
CAMPENON.	KIRMISSON.	QUINQUAUD.	WEISS.
CHANTEMESSE.	LETULLE.	RETERER.	
CHAUFFARD.	MARIE.	REYNIER.	
DEJERINE.	MAYGRIER.	RIBEMONT-DESS.	
FAUCONNIER.	NELATON.	RICARD.	

Secrétaire de la Faculté : CH. PUPIN.

Par délibération en date du 6 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE :

MONSIEUR LE PROFESSEUR LABOULBÈNE,

Membre de l'Académie de médecine,

Médecin des hôpitaux,

Officier de la Légion d'honneur.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41554026_0049



PREFACE



Ce travail a été inspiré et dirigé par notre excellent maître, M. le professeur Laboulbène. Il avait été frappé depuis longtemps des lacunes que présentaient forcément les traités généraux publiés jusqu'ici sur l'histoire de la médecine. En effet, ces ouvrages embrassant dans leur étude une période de temps d'une étendue immense, ne peuvent donner sur les différentes branches de la médecine les renseignements que réclament les spécialistes. Sur son instigation, plusieurs de ses élèves ont tâché déjà de remédier en partie à ces desiderata. M. de Tornéry a publié une inté-

ressante monographie sur l'histoire des maladies nerveuses pendant l'antiquité græco-romaine. M. Bazin a pris comme sujet de sa thèse inaugurale les différentes affections pulmonaires pendant la même époque. Enfin, tout dernièrement, M. Quentin a étudié les affections cardiaques pendant la longue période qui s'étend d'Erasistrate à Senac. Nous avons pour notre part choisi comme sujet : « Les Affections de l'estomac, depuis Hippocrate jusqu'à Paul d'Egine. »

Notre entreprise était hérissée de difficultés. Il a fallu pour les surmonter un travail opiniâtre et les conseils si éclairés de notre excellent maître M. le professeur Laboulbène. En effet, les conceptions de Celse, de Galien, d'Arétée, d'Alexandre de Tralles, de Cælius Aurelianus, sont devenues bien étranges à la plupart des médecins de notre époque. Si l'on a fréquemment à admirer leur esprit clinique et leur finesse d'observation, on a souvent aussi à déplorer leur amour de l'hypothèse et la longueur de certaines explications qui, à l'heure actuelle, nous paraissent aussi creuses que rebutantes. Outre les classiques, c'est-à-dire Daniel Leclerc, Littré, Daremberg, Puschmann, Hæser, nous avons consulté avec fruit l'article de Lessing sur le mal cardiaque et le chapitre que M. Quentin a consacré au même sujet dans sa thèse inaugurale.

La thèse de M. Tsintsiropoulos nous a fourni également d'utiles indications sur les méthodistes et sur les pneumatistes.

Indiquons rapidement le plan que nous avons cru devoir suivre. Nous exposons dans une introduction générale les notions que possédaient les anciens sur l'anatomie et la physiologie de l'estomac. Nous montrons quelles étaient leurs connaissances sur la pathologie de cet organe, signalant les lacunes, mais nous efforçant en même temps de faire ressortir les remarques souvent fort justes qu'on a le plaisir de retrouver dans leurs ouvrages.

Dans la série des chapitres qui suivent, nous étudions chacun des auteurs dont les ouvrages présentent le plus d'importance pour cette période de l'histoire de la médecine. Enfin dans une dernière partie nous donnons les conclusions auxquelles nous sommes arrivé, et nous publions dans un index bibliographique les auteurs à consulter.

Remercions, en terminant, MM. les bibliothécaires de la Faculté Hahn, Petit, Thomas Corlieu et Gouault, des précieuses indications bibliographiques qu'ils nous ont fournies. Nous adressons aussi le témoignage de notre gratitude à notre ami M. de Tornéry qui, par sa connaissance de la langue grecque ancienne, nous a facilité la compréhension de certains textes. Il a bien

*voulu aussi nous communiquer quelques notes qu'il
avait recueillies sur le sujet dont nous nous sommes
occupé ici, et qu'on retrouvera dans le corps de notre
thèse.*





INTRODUCTION



Considérations générales. — Les connaissances des anciens sur les maladies de l'estomac sont demeurées tout à fait rudimentaires. Elles étaient certes beaucoup plus confuses que celles qu'ils possédaient sur maintes affections nerveuses, respiratoires ou intestinales. Les auteurs de la période græco-romaine parlent bien de paralysie, de catarrhe, d'inflammation et même d'ulcère gastrique, mais ils avaient fort mal compris les entités pathologiques qui se cachent sous ces dénominations aujourd'hui si précises. Le plus souvent ils se contentaient de décrire isolément un symptôme qu'ils considéraient comme une véritable maladie. C'est la méthode suivie par les auteurs de la décadence, notamment par Alexandre de Tralles. Quant aux écrivains, contemporains de Galien ou qui ont vécu peu avant lui, ils

groupaient tous les symptômes gastriques dans deux grandes classes d'affections, celles du cardia et celles du pylore. Le premier groupe correspond assez bien à nos dyspepsies déterminées par un excès d'acide chlorhydrique. On y rattachait l'anorexie, la boulimie, la soif ardente, la gastralgie, les renvois acides, etc. C'étaient surtout les maladies du cardia qu'on accusait de retentir par sympathie sur les organes voisins. Les affections du pylore caractérisées surtout par l'*atonie* de l'estomac, l'*absence de digestion*, la *lienterie*, s'accompagnaient disait-on beaucoup moins de ces retentissements morbides à distance et se révélaient surtout par l'amaigrissement, la perte des forces, en un mot par l'*atrophie* du sujet qui en était atteint. A quelle époque commence l'histoire détaillée des affections gastriques ? Quelques indices laissent supposer (1) qu'elle remonte assez haut, peut-être même avant les Alexandrins. En effet, un passage de Dioclès (2) conservé par Galien, montre une connaissance clinique des maladies de l'estomac véritablement remarquable. Mais les Alexandrins doivent avoir exercé une influence décisive. Erasistrate (3) avait étudié certainement l'anatomie et la pathologie du

(1) Note remise par M. de Tornéry.

(2) Voir dans la monographie sur les *Maladies nerveuses pendant l'antiquité gréco-romaine*, le chapitre II où est consacré un paragraphe aux idées de Diocles sur la mélancolie.

(3) Celse et Cœlius Aurelianus citent assez souvent Erasistrate lorsqu'ils parlent des affections du tube digestif.

tube digestif. On sait même que les Alexandrins avaient pratiqué de nombreuses autopsies. Suivant toute vraisemblance, ils ont attiré tout spécialement l'attention de leurs contemporains sur l'abondance des troncs nerveux que l'on remarque sur le cardia, grâce à l'épanouissement des deux pneumogastriques. Or, c'est sur cette richesse nerveuse que Galien et ses contemporains ont insisté pour expliquer les perturbations sympathiques déterminées par ce viscère sur les organes du voisinage.

La classification des maladies de l'estomac en affections du cardia et en affections du pylore, et leur description détaillée, se retrouvent déjà dans Celse qui avait beaucoup profité des travaux des Alexandrins. En tout cas, nous sommes convaincu par la lecture de la collection hippocratique que la division en deux groupes ne remonte pas au père de la médecine ni à ses élèves directs, car on ne trouve nulle trace de cette division dans la vieille encyclopédie médicale. Il suffit de parcourir celle-ci même superficiellement pour se rendre compte du chemin parcouru depuis Hippocrate jusqu'à Galien. Réduites à des notions importantes, mais peu développées et peu nombreuses chez ce premier auteur, les connaissances sur les maladies de l'estomac se sont précisées et élargies chez ses successeurs, notamment chez ceux de la période des Antonins, mais elles déclinent à partir de cette époque comme le reste de la médecine. Nous avons dit au début de cette introduction que l'étude des affections gastriques était restée dans l'enfance,

même chez le restaurateur de l'humorisme et ses contemporains, mais tout n'était point à mépriser dans leurs descriptions. S'ils s'expliquaient mal, s'ils recouraient sans cesse à des théories oiseuses et souvent enfantines, ils possédaient, en général, un sens clinique assez développé; bien souvent, ils ont fait des observations d'un ordre pratique dont on ne saurait méconnaître la valeur et si la description que nous offrent, des affections de l'estomac, ces vieux médecins a le droit de nous faire sourire, par contre, on ne doit pas mépriser ce qu'ils disent sur la *pathologie génératrice de cet organe*. De même, on trouve d'excellentes choses dans les traitements institués pour les affections gastriques, bien que parfois la complexité des drogues nous déconcerte et que les idées directrices de la médication soient bien arbitraires. Ces considérations générales terminées, entrons maintenant dans quelques détails, et tout d'abord, disons quelles étaient les connaissances anatomiques et physiologiques des anciens sur l'estomac.

Notions anatomiques et physiologiques.

— Nous n'insisterons pas sur le peu de valeur de ces notions; souvenons-nous de la date récente des principales découvertes qui ont eu lieu sur la structure et le fonctionnement du viscère gastrique. A notre siècle est dû l'éclaircissement de ces questions si importantes, grâce au zèle des savants et au perfectionnement des sciences physiques. Sans le microscope, la

description de l'estomac ne pouvait se composer que de grossiers détails d'anatomie microscopique. Sans les progrès si étonnants de la chimie, nous en serions encore réduits à considérer la digestion comme une coction; encore cette idée n'était-elle point admise par tout le monde pendant l'antiquité græco-romaine. Asclépiade et ses élèves directs se moquaient fort de cette cuisson des aliments et soutenaient que ceux-ci se distribuaient, tels quels, aux différentes parties du corps humain sans élaboration préalable. Cependant ces notions, bien qu'incomplètes, n'en ont pas moins fourni un appui précieux aux cliniciens de cette période reculée.

Nous ne remonterons pas aux Egyptiens et aux Chaldéens sur lesquels on ne possède que des renseignements fort vagues; mais nous ferons remarquer que les Pythagoriciens avaient entrepris de bonne heure (voir Chalcidicus, un ancien commentateur de Platon, Macrobe, Plutarque) des investigations détaillées sur la structure des animaux domestiques (1). Les médecins de l'école de Cos eurent sur l'anatomie macroscopique des notions assez complètes et dont nous trouvons la preuve dans un passage de Galien. En effet, dans le *de usu partium*, le médecin de Pergame nous apprend que les termes de cardia, de pylore, de veine porte sont antérieurs à Hippocrate. Les Alexandrins perfectionnèrent ces connaissances;

(1) Voir les *Maladies nerveuses pendant l'antiquité græco-romaine*, par M. de Tornéry.

celles-ci furent heureusement développées par Galien qui était, comme on le sait, un anatomiste et un physiologiste des plus remarquables.

Les renseignements que nous fournit sur l'estomac le restaurateur de l'humorisme sont éparés ça et là, principalement dans le *Traité sur la dissection* et dans le *de usu partium*. Oribase nous en a donné un assez bon résumé que nous croyons devoir reproduire ici.

« A l'exception (1) de l'estomac, la nature n'a rattaché à aucune autre partie de l'animal le sentiment de ce qui lui manque ; ces parties se nourrissent comme des plantes en puisant perpétuellement leur nourriture dans les veines. A l'estomac seul, surtout aux parties qui avoisinent son orifice, la nature a donné le sentiment du besoin qui excite et aiguillonne l'animal à prendre des aliments. Dans ce but, une paire de nerfs, assez considérables (pneumogastriques) se rend de haut en bas à cet organe et enlace surtout l'orifice et les parties contiguës ; cependant ces nerfs s'étendent aussi sur les autres parties, jusqu'au fond de ce viscère. L'estomac est placé plutôt du côté gauche de l'animal, tandis que le fond du viscère s'étend latéralement à droite. L'estomac est entouré, à droite, par le foie, qui l'enveloppe complètement de ses lobes, comme si c'étaient des doigts (disposition propre aux mammifères seuls étudiés par Galien) et, à gauche, par la rate.

(1) Traduction française d'Oribase par Daremberg et Busse-
naker.

« Mais le foie a une position plus élevée, de manière à toucher le diaphragme, tandis que la rate est située plus bas. Le côté droit et le côté gauche de l'estomac sont donc réchauffés par ces parties-là ; en arrière, ce viscère est réchauffé par les muscles de l'épine, y compris la graisse qu'ils contiennent. Reste la partie antérieure de l'estomac ; elle est réchauffée par l'épiploon, créé dans ce but, témoins les malades qui, après une plaie du ventre, présentent une saillie au dehors de l'épiploon dont la partie lésée est sectionnée par le médecin. Tous ces malades sentent que leur estomac est plus froid qu'auparavant. Ils digèrent moins bien et réclament à l'extérieur un plus grand nombre de couvertures, surtout si la partie retranchée avait une grandeur considérable. L'estomac a une forme arrondie et allongée, mais à l'endroit où il s'applique sur les vertèbres, il se moule sur elles et sa convexité disparaît dans cette région.

« Maintenant, la forme générale de l'estomac vous est déjà bien connue. En effet, représentez-vous exactement une sphère, figurez-vous de plus que cette sphère est plus large par le bas, qu'ensuite, on y a fait deux prolongements dont l'un qui répond à l'œsophage est le plus large (cardia), tandis que le prolongement inférieur est plus étroit (duodénum).

« Comprimez encore cette sphère, si vous déprimez sa convexité postérieure vous aurez saisi l'ensemble de la forme de l'estomac. Les parties de cet organe présentent une certaine opposition avec ses prolon-

gements ; en effet, à sa partie supérieure où lui-même est étroit, existe le col le plus large et à la partie inférieure où l'organe est assez large, le prolongement vers l'intestin est assez étroit.

« L'estomac s'élargit donc peu à peu en partant du point d'insertion de l'œsophage ; ce que nous voyons nous enseigne manifestement que l'œsophage est une partie allongée de l'estomac s'éloignant de lui, tandis que l'intestin ne naît pas peu à peu, mais tout d'un coup du fond de cet organe, comme s'il n'était pas une partie du corps même de l'estomac, mais un autre organe rattaché à l'estomac. De plus, la nature des tuniques est la même pour l'estomac et l'œsophage, tandis qu'elle est différente dans les intestins ; en effet, dans l'estomac et l'œsophage, la tunique interne qui ressemble le plus à une membrane a des fibres droites qui vont de haut en bas et la tunique externe qui est plus charnue des fibres transversales. Ces deux genres de fibres existent aussi dans les intestins, mais ici la plupart des fibres sont circulaires, on ne trouve que peu de fibres droites étendues sur ces dernières. En effet, l'estomac devait attirer à lui par l'œsophage les aliments et les boissons, se servant dans ce but des fibres droites en guise de mains ; il devait aussi pousser en avant les aliments par la contraction circulaire de ses fibres transversales, puisque chaque partie mobile du corps a des mouvements qui correspondent à la direction de ses fibres. Les intestins qui n'ont aucune force attractive ont uniquement des fibres capables de pousser en avant. »

Physiologie. — Voici les principales fonctions que Galien reconnaît à l'estomac. « Il retient les matériaux qu'il reçoit, expulse les résidus et avant tout transforme les matériaux ; c'est à cause de cette dernière faculté qu'il avait besoin des premières. » D'autre part, l'estomac est le siège de la faim, « l'estomac seul et surtout les parties qui constituent son orifice, ressentent naturellement ce besoin qui excite l'animal à prendre de la nourriture. »

Le cardia n'a pas le même rôle que le pylore. Il n'est chargé que de permettre aux aliments de parvenir dans la cavité gastrique, quel que soit le volume et la dureté de ces aliments. Il n'en est pas de même du pylore, « au contraire, par la partie inférieure, rien ne doit passer de ce qui est gros, dur, non réduit en liquide et non soumis à la coction ; l'orifice étroit du duodénum est comme un portier équitable qui n'accorde un passage facile vers le bas, à toute particule alimentaire, si elle n'est liquéfiée et cuite. » L'estomac a pour principal rôle de cuire les aliments ; il emprunte la chaleur qui lui est nécessaire au foie qui le recouvre exactement. Quant à l'intestin, bien que Galien ne lui refuse point un rôle dans la digestion, puisque, dans le chapitre xviii du VI^e livre du traité de *l'utilité des parties*, il dit textuellement « donc l'aliment s'élabore encore en traversant l'intestin », cependant il le croit destiné surtout à l'absorption. « Il faut apprendre, dit-il, par les considérations suivantes, que les intestins n'ont été créés directement ni pour charrier les excréments, ni pour élaborer les

aliments, mais pour distribuer dans les veines tout le suc qui est formé dans l'estomac. » D'après un passage de Macrobe qu'a bien voulu nous signaler notre ami (*Saturnales*, livre VII), on voit que les anciens avaient quelque connaissance du suc gastrique auquel certains auteurs de l'antiquité attribuaient en partie la liquéfaction des aliments. Une idée semblable se trouve émise dans Hali-Abbas (1).

Affections stomacales admises par les anciens. — C'étaient de purs symptômes ; mais, bien qu'artificielles, les divisions adoptées avaient du moins le mérite de synthétiser en quelque sorte, en une série de paragraphes distincts, les connaissances acquises. Inexactes au point de vue scientifique, elles n'en ont pas moins rendu des services au point de vue didactique. Rappelons tout d'abord que Galien et la plupart des médecins de l'antiquité græco-romaine séparaient les maladies de l'estomac en deux grandes classes suivant qu'elles frappaient le cardia ou le pylore. Cette grande division adoptée, il y avait des sections moins importantes et dont Celse nous donne une idée dans le passage suivant. « Cet organe est le siège ordinaire de plusieurs affections chroniques ; en effet, tantôt il s'y développe une chaleur intense, tantôt du gonflement, d'autres fois de l'inflammation, et dans certains cas de l'ulcération, il peut s'y former encore un amas de bile et de pituite ; mais le mal

(1) Note de M. de Tornéry.

auquel il est le plus exposé est *le relâchement* (1), et il n'y a pas d'état dont l'influence s'exerce d'une façon plus fâcheuse sur l'organe lui-même ou sur la constitution générale. »

La collection hippocratique ne contient pas comme on le sait, de descriptions spéciales des maladies ; on n'y trouve que des détails de *pathologie générale* sur lesquelles nous insisterons plus loin. Mais Celse, Cœlius Aurelianus, Arétée, Galien, étudient les maladies stomacales uniquement dans les paragraphes qu'ils consacrent à la pathologie du cardia et à celle du pylore.

Disons quelques mots sur la façon dont ils comprennent l'étiologie des maladies gastriques. Les *causes premières* des affections stomacales échappaient aux anciens et il faut avouer du reste que, même à l'heure actuelle bien des points de leur pathogénie restent encore obscurs ; mais ils avaient des idées exactes sur quelques-unes des *causes secondes*, c'est-à-dire sur certains facteurs étiologiques apparents, tels que l'ivrognerie, les excès alimentaires. Ces deux vices étaient fort à la mode dans la Rome impériale et chez les débiles successeurs d'Alexandre. En Grèce, comme en Italie, l'affaiblissement des mœurs, la mollesse, le scepticisme de plus en plus général ne laissaient guère à une foule de riches oisifs que les plaisirs de la table. Mais il y avait aussi

(1) Les anciens connaissaient assez bien l'atonie et le balonnement de l'estomac, c'est-à-dire nos cas de dilatation stomacale sans obstacles mécaniques.

à cette époque un motif plus noble de troubles stomacaux quoique moins répandu cependant qu'aujourd'hui, le *surmenage cérébral*, d'autant plus fâcheux qu'il se complique souvent chez les jeunes gens pauvres de privations de toute sorte. Arétée s'est livré sur ce sujet à une amplification oratoire un peu trop brillante peut-être, mais dans laquelle on relève plus d'un détail exactement observé. La misère, c'est-à-dire la privation d'aliments ou la mauvaise qualité de ceux-ci produisait à cette époque les mêmes effets qu'ont signalés les nosologistes actuels.

La cuisine assez étrange des anciens, leurs gâteaux si indigestes au fromage, leur pain provenant souvent de farines de céréales inférieures, telles que l'avoine, leur huile d'ordinaire assez rance, leurs vins épais, leurs condiments énergiques à l'ail et au basilic, pouvaient à bon droit fatiguer l'estomac de gens peu habitués à la sobriété. Cette alimentation devait facilement irriter le tube intestinal de personnes débilitées, par exemple, par la maladie ou des fatigues excessives, ou par de brusques changements de température.

Déjà la collection hippocratique avait insisté sur les troubles stomacaux d'origine *saisonnière*, qui surviennent au printemps, en automne et pendant les fortes chaleurs de l'été. Cette idée parfaitement exacte est émise aussi par Cœlius Aurelianus, Arétée. Galien, Alexandre de Tralles.

L'âge était pris aussi en considération et l'on savait parfaitement que la dyspepsie était surtout fré-

quente pendant la vieillesse. Cœlius et Arétée font remarquer en outre que les troubles digestifs sont *fréquents chez la femme*; en effet, si celle-ci évite en général certains excès auxquels l'homme ne se livre que trop souvent, par contre, elle est atteinte de constipation opiniâtre, de chlorose, d'hystérie et de plus elle mène une vie sédentaire peu faite pour activer les fonctions de l'estomac. Enfin, les anciens n'ignoraient pas non plus que l'estomac reçoit le contre-coup des affections qui rétentissent sur l'état général, surtout quand elles s'accompagnent de fièvre. Cette notion est déjà très nette et très développée dans la collection hippocratique qui signale le vomissement dans un grand nombre de maladies telles que la phrénésie, la fièvre quarte ou tierce, les affections du foie, de la rate, etc. (1).

L'anatomie pathologique est naturellement absente à une période où il était interdit de disséquer un corps humain.

Quant à la *symptomatologie*, elle variait naturellement suivant l'espèce morbide en présence de laquelle se trouvait le médecin.

Disons d'abord quelques mots sur *l'affection cardiaque*, à propos de laquelle tant de discussions ont été soulevées et dont la description est si vaguement esquissée par les auteurs de la période græco-romaine qu'elle autorise toutes les suppositions. Les humoristes les plus célèbres rattachent cette maladie

(1) Quant aux traumatismes de l'estomac Hippocrate déjà en avait signalé leur extrême gravité.

à une perturbation morbide du cardia ; cet orifice de l'estomac étant considéré comme très nerveux et très sensible, ils croyaient que ses affections ainsi que le dit Galien, retentissaient sur le cerveau, sur le cœur, sur le foie et sur la rate. Soranus et Celse, tout en admettant ce siège de la maladie, insistent surtout sur l'affaiblissement général de l'organisme, c'est-à-dire qu'ils paraissent en faire une maladie débilitante de l'économie tout entière. Asclépiade et Arétée incriminent au contraire le cœur et en font une véritable affection cardiaque, dans le sens moderne du mot. Qu'était-ce au juste que le mal cardiaque ? Il est bien difficile de le dire à l'heure actuelle. Les uns ont penché vers la *suette*, (1) et cette conjecture ne manque pas de vraisemblance, les autres vers le choléra, la diarrhée chronique, la péricardite hémorragique, etc.

Arétée et Cœlius Aurelianus consacrent des chapitres spéciaux aux maladies du cardia et à l'affection cardiaque, mais la distinction symptomatologique sur laquelle devrait reposer cette séparation n'est pas claire. Arétée lui-même avoue que le cardia influe profondément, lorsqu'il est malade, sur le *fonctionnement du cœur* et qu'il favorise beaucoup l'apparition de syncopes. Les causes qui déterminent le mal

(1) En effet, la suette se caractérise par la petitesse du pouls, un affaiblissement extrême, des syncopes, des sueurs extrêmement abondantes : tout cela concorde assez bien avec la description de Celse et de Cœlius, mais ne suffit pas pour identifier les deux affections, car, les autres symptômes diffèrent. (Note de M. de Tornéry.)

cardiaque seraient surtout, suivant Celse, les déperditions trop abondantes d'humeurs (diarrhée, sueurs profuses). Cœlius, Arétée incriminent les maladies aiguës qui épuisent l'organisme, telles que la pleurésie, etc. Les refroidissements, suivant Arétée, joueraient un certain rôle. Alexandre de Tralles parle d'un grand ver qui serait situé dans l'estomac. Galien énumère surtout les erreurs de régime, les excès alcooliques, etc.

Le tableau symptomatique est fort embrouillé, comme nous l'avons dit plus haut. On y trouve des phénomènes d'origine cérébrale, cardiaque, gastrique, ce que Galien expliquait, comme nous l'avons dit plus haut, à l'aide de sympathies.

Tous les auteurs insistent sur l'affaiblissement parfois extrême du malade, sur la tendance aux défaillances et aux syncopes. Au moindre effort et parfois sans cause apparente, le malade est couvert de sueurs. Le pouls est petit, misérable; il y a des palpitations qui surviennent à la moindre fatigue ou à la suite d'une émotion. Celse admettait que le mal cardiaque s'accompagnait de fièvre. Asclépiade croyait que souvent l'affection est apyrétique. Cœlius Aurelianus distingue à ce point de vue deux circonstances différentes; quand le mal est produit par le phrenitis il y a fièvre, mais celle-ci manque quand il faut incriminer comme facteurs étiologiques l'anémie, les hémorrhagies fort abondantes, les flux intestinaux. La soif est ardente, l'appétit troublé, souvent perdu. Il y a des nausées, des vomissements.

Arétée nie l'existence de ces troubles dans le véritable mal cardiaque auquel il donne le nom caractéristique de syncope. La diarrhée qui, suivant Cœlius, peut être fort abondante, est signalée par la plupart des auteurs. Les anciens regardaient le mal cardiaque, comme une affection très grave. « S'il survient des sueurs inusitées et une diarrhée colliquative, on peut être sûr, dit Cœlius, que le malade va succomber. »

Affection cœliaque. — L'affection cœliaque était un peu mieux définie, quoique encore assez vague. Elle est assez mal séparée des affections intestinales. Du reste, comme le dit Galien, le pylore étant l'analogue de l'intestin, doit avoir des affections semblables. Dans la maladie cœliaque, la digestion était troublée et se faisait mal. Il y avait ballonnement du ventre, renvois acides, borborygmes, coliques, alternatives de constipation et de diarrhée, sensation de brûlure au creux de l'estomac. Souvent on notait l'existence de la cardialgie. Sous l'influence de ces troubles digestifs et surtout de l'absence de coction des aliments, le malade dépérissait et s'amaigrissait beaucoup. De même que le mal cardiaque, l'affection cœliaque était regardée comme très tenace.

Ainsi que nous l'avons dit au début de cette introduction, Aétius, Alexandre de Tralles, Paul d'Egine, décrivent en outre de ces deux affections, le hoquet, le vomissement, les nausées, la faim canine, la soif, la cardialgie, l'inflammation et l'érysipèle de l'esto-

mac sur lesquels les auteurs précédents n'avaient fait que passer, les rattachant, suivant leur siège, tantôt au cardia, tantôt au pylore. En définitive, comme on le voit, les médecins de la période gréco-romaine n'avaient sur les maladies de l'estomac, en tant qu'espèces distinctes, que des idées fort vagues, bien qu'ils admissent des sortes de catarrhe chronique (affections pituiteuses), des dyspepsies flatulentes, analogues à nos cas de dilatations, des inflammations et même des ulcérations. Mais leurs notions de seméiotique sur les troubles morbides qui surviennent du côté de ce viscère étaient un peu plus avancées, et s'ils connaissaient mal la pathologie spéciale de l'organe, il n'en était pas de même de la pathologie générale de celui-ci, ainsi que nous allons essayer de le prouver, en étudiant un à un les symptômes dont ils admettaient l'origine gastrique. Ils connaissaient les différentes perturbations que peut subir *l'appétit* dont ils plaçaient le siège au cardia. Ils savaient que souvent le malade est tourmenté par une faim exagérée qu'ils appelaient faim canine, et boulimie quand elle s'accompagnait de tiraillements d'estomac et de défaillances, mais ils avaient remarqué que cet appétit exagéré est parfois rapidement calmé après quelques bouchées. Il se change alors en dégoût. L'appétit peut se depraver, et alors on lui donnait le nom de pica. Le trouble de l'appétit le plus fréquemment signalé par les anciens dans leurs descriptions sur les maladies de l'estomac, était l'ano-

rexie plus ou moins complète. Les nausées, les vomissements sont déjà longuement étudiés dans la collection hippocratique où l'on trouve signalés les hématomèses d'origine cataméniale ; il est vrai que la distinction n'est pas encore faite d'avec les vomiques et l'hémoptysie. Mais le père de la médecine parle dans ses axiomes des vomissements qui surviennent au milieu des accidents méningitiques de la phrénésie, etc., et à la suite de l'ivresse, etc. Il recommande dans le *traité des épidémies* de rechercher soigneusement les circonstances dans lesquelles s'est produit ce symptôme, la nature des matières vomies, les efforts qui l'ont accompagné. Les douleurs qui le précèdent ou le suivent sont d'un mauvais augure, ainsi que les vomissements de sang ou de bile noire. Il faut se défier aussi des vomissements souvent répétés ; d'autre part le vomissement est parfois utile, c'est souvent un effort de la nature pour débarrasser l'estomac des matières qui l'irritent. *Le hoquet* est signalé comme signe important des affections de l'estomac, du foie, de l'intestin ; Hippocrate regardait comme très grave le hoquet, quand il survenait dans l'ileus. Galien attribuait ce symptôme à une contraction spasmodique du cardia qui est distendu par les humeurs ou irrité par le froid. Le père de la médecine soutenait que ce phénomène morbide provenait d'un sentiment de

(1) En effet le hoquet dans certaines affections abdominales par exemple dans la péritonite est un très mauvais signe.

plénitude ou de vacuité (1) ; il lui donnait une certaine valeur pronostique. Galien croyait que les enfants en étaient plus souvent affectés que l'adulte.

Les anciens avaient aussi remarqué avec raison que les individus atteints d'affection stomacale étaient pris d'une *soif inextinguible*. Arétée l'attribuait à une sécheresse exagérée de l'estomac, du foie. Il avait noté que les *diabétiques* sont pris d'une envie de boire immodérée.

Les médecins de la période græco-romaine ont parlé aussi de la *cardialgie*, mais ils ont mal limité le siège de la douleur ; c'est du moins un reproche que l'on peut faire à beaucoup d'ouvrages de cette époque, notamment à la collection hippocratique. Cependant Dioclès, un des plus illustres successeurs d'Hippocrate n'est point tombé dans cette faute. Dans un passage, rapporté par Galien, il s'exprimait ainsi à propos de la mélancolie : « Il existe une autre affection de l'estomac différente des précédentes ; on l'appelle mélancolie. Elle est accompagnée après les repas, quand il y a des digestions difficiles et de nature à causer des ardeurs, des crachements humides abondants, des renvois aigres, des chaleurs dans les hypocondres, non pas immédiatement, mais un peu après l'ingestion des aliments. Parfois aussi surviennent de violentes douleurs de l'estomac *qui se propagent au dos*. »

Ce paragraphe nous montre en outre que les lenteurs de la digestion, le gonflement qui force les malades à desserrer leurs vêtements, les sensations

de brûlure au creux épigastrique se propageant à la colonne vertébrale, étaient parfaitement connus des successeurs directs des hippocratiques. Cœlius, Arétée, Galien ont décrit ces phénomènes d'une façon saisissante; ils ont insisté aussi sur les alternatives de constipation et de diarrhée, de diarrhée surtout et déjà la collection hippocratique signale nettement ce phénomène. Ainsi dans le 24^e paragraphe du *Traité des affections* on lit : « Dans la lienterie les aliments passent sans être digéré, les selles sont *liquides*. Il n'y a pas de douleur, mais le corps s'amaigrit. »

Le malade n'ayant pas d'appétit, mangeant peu et digérant mal, s'affaiblit, disent les auteurs de cette période, et bientôt entre dans un état cachectique qu'ils appelaient du nom caractéristique d'atrophie. Si les perturbations digestives ne s'améliorent point, il finit par succomber. Cœlius, mais surtout Arétée ont peint d'une façon très élégante et très pittoresque la perte des forces, la pâleur du teint, la bouffissure du corps, l'amaigrissement du dyspeptique invétéré.

Le *pronostic* des affections stomacales quand elles prennent une allure chronique qu'elles s'accompagnent de vomissements pituiteux abondants, de diarrhée, de cardialgie et surtout de vomissements rouges, est regardé comme grave; Cœlius, Arétée, Galien, Alexandre de Tralles insistent sur le caractère *essentiellement chronique* de ces sortes d'affections, sur leurs récidives fréquentes à la moindre erreur de régime.

Le diagnostic n'était guère exact, cependant Cœlius

a indiqué la façon dont on pouvait distinguer une hématomèse d'une hémoptysie (1). Dans le vomissement, dit-il, le sang est noir, rutilant, il est mélangé à des matières alimentaires. Il s'accompagne de douleurs au creux de l'estomac et entre les épaules. Galien insiste surtout sur les difficultés qu'il y a à reconnaître la maladie stomacale d'un certain nombre de troubles sympathiques. On sait en effet que le médecin de Pergame, ainsi du reste que Cœlius, qu'Arétée, etc., croyait que les perturbations de l'estomac retentissent sur le cerveau, le cœur, le foie, la rate. Tout n'était pas conjecture dans ces idées. Ainsi, les anciens avaient admis avec raison un vertige *a stomacho læso*. Ils insistaient sur la torpeur et les changements de caractère qu'entraînent si souvent la dyspepsie chronique. Enfin le retentissement des affections stomachales sur le cœur n'étaient point hypothétiques, ainsi que l'ont démontré les belles recherches de M. le professeur Potain.

Le traitement était insuffisant. Cependant la diète, les reconstituants, l'hydrothérapie, la gymnastique, l'emploi des amers, des purgatifs, des vomitifs étaient recommandés par les médecins dès cette époque. Parlons d'abord du régime :

Le jeûne était prescrit dans un grand nombre de cas ; par exemple, chez les obèses, chez les individus qui abusaient de leur estomac, chose très commune

(1) Actuarius a aussi très exactement indiqué le diagnostic de l'hématomèse (Note de M. de Tornéry).

à cette époque. Pour s'en faire une idée, on n'a qu'à parcourir certains auteurs de la décadence, par exemple, Pétrone. Ici, la privation de tout aliment ou l'emploi d'une nourriture très légère, telle que panade, etc., trouvait tout naturellement son indication. Mais la diète n'était pas de mise dans tous les genres d'affections stomacales ; on cherchait même à donner une nourriture forte et à provoquer l'appétit dès que les forces du malade semblaient diminuer et qu'on craignait l'apparition de la période dite d'atrophie.

Les aliments prescrits aux malades variaient d'après l'espèce morbide à laquelle le médecin pensait avoir affaire. Lorsque par exemple on soupçonnait que la maladie appelée *faim canine* résultait d'un refroidissement du cardia ou d'une quantité trop abondante de phlegme dans l'estomac, on recommandait une nourriture échauffante, telle que vin pur, mets oléagineux, gibier, viande noire, viande de porc. Si, au contraire, on jugeait que la faim canine provenait d'un échauffement du cardia, on prescrivait le vin même mélangé d'eau, on ordonnait des mets d'une digestion difficile qu'on regardait comme rafraîchissants. Lorsqu'on était porté à regarder la corruption des sucs et la débilité de l'estomac comme la cause de la faim canine, on cherchait à reconnaître quel était le principal facteur morbide. Si l'on reconnaissait qu'il fallait incriminer un manque de chaleur, on donnait du vin épice, des choux, des raves, des bouillies de froment, d'orge ou de seigle, des viandes noires, des mets aroma-

tiques, tels que la rhubarbe cuite, l'angélique, des épices diverses le plus souvent associées ensemble. Citons, comme exemple, le fameux Masuophium qu'on croit avoir été inventé par les Egyptiens et qui contenait de la myrthe, etc... Lorsque la débilité de l'estomac provenait d'un excès de chaleur, on conseillait l'usage des légumes rafraîchissants, tels que laitue, mauve cuite, etc.

Voici, d'autre part, comment on traitait l'anorexie. Dans cette affection, on recourait d'abord aux vomitifs. Pour faire vomir, on se bornait le plus souvent à prescrire de l'eau tiède et, pour mieux évacuer les humeurs peccantes, lorsqu'on en soupçonnait la présence, on y ajoutait l'action d'un purgatif. Alexandre de Tralles vante beaucoup l'efficacité du remède que, voici :

Cydonia vulgaris.....	1 livre.
Citrus.....	1 livre.
Miel.....	1 1/2 livre.
Scammonium.....	2 onces.
Piperus.....	4 onces.
Aqua fontis.	6 xestes.

Au lieu d'associer ainsi la scammonée on pouvait se contenter de broyer à parties égales de la racine de scammonée et de la pulpe de coing et de mélanger le tout avec du miel. Enfin beaucoup de médecins se servaient encore (Alexandre de Tralles) de la recette suivante :

Suc de rose.....	1 livre.
------------------	----------

Scammonée.....	1 once.
Bolet du chêne.....	1 1/2 drachme
Poivre.....	2 gram.
Miel.....	6 onces.

On cuisait sur un feu doux et on mélangeait ensemble, dès que la masse était un peu épaissie, la scammonée, le poivre et la poudre de bolet.

Lorsqu'on jugeait que le manque d'appétit provenait de sucs visqueux et tenaces on prescrivait les câpres, les olives préparées dans la saumure, on recourait aux vomitifs, aux substances aromatiques ou épicées telles que la menthe ou le poivre. L'emploi des moyens extérieurs n'était point non plus négligé et voici la recette d'un emplâtre qu'on trouve dans Alexandre de Tralles.

Ecorce de casse.....	1/2 once.
Iris.....	8 grammes.
Androprogon Schoënanthus.	18 —
Juniperus Sabina.....	8 —
Résine de Bdellium	32 —
Résine de mastic	2 onces.
Cire.....	10 —
Résine de térébenthine.....	4 —
Résine de pin brûlé.....	2 drach. 1/2.
Amonum.....	32 grammes.
Nardum	6 onces.
OEnotherium.....	8 —
Aloe.....	1 —
Semina cardamoni.....	2 —

Corysphylus aromaticus.....	1	—
Balsamen	2	—

On pulvérisait les substances sèches et on mélangeait ensuite avec les parties liquides.

Quoique ces divers moyens fussent bien inefficaces, ces onguents pouvaient néanmoins déterminer au creux de l'estomac où on les plaçait une certaine action révulsive.

Quand le manque d'appétit était engendré par une dyscrasie froide on recourait à une nourriture échauffante (voir plus haut).

Contre l'affection stomacale caractérisée par une soif ardente, Archigène recommandait l'usage de l'eau froide, les fruits verts, les astringents, tels que le coing et la grenade (1). Alexandre de Tralles donnait des pilules dont voici la formule :

Concombre de jardins (semences).	6	drachmes.
Gomme de traganth	6	—

On dissolvait la gomme de traganth dans du blanc d'œuf pur, on broyait les semences de courge froide et on mélangeait soigneusement les deux substances. Le malade ne devait pas avaler ces pilules mais les placer sur sa langue et les laisser fondre. Il prescrivait aussi les pilules suivantes :

Extrait de réglisse	1	drachme.
Semence de concombres . .	4	drachmes.
Gomme de traganth	2	—

(1) Note de M. de Tornéry.

Ces substances étaient broyées et mélangées dans du blanc d'œuf.

Affections bilieuses de l'estomac. — Le traitement des affections bilieuses était regardé comme difficile. On prescrivait souvent une drogue composée d'alun humide, de poudre de sulfate de cuivre et de miel. On donnait aussi du vin dans lequel on avait fait infuser des feuilles de lierre. On prescrivait le décocté astringent que voici :

Coing.....	1 drachme.
Rhus conaria	1 —
Eau.....	7 grammes.
Aloès	50 morceaux.
Mispulus germanica.....	50 —

On appliquait sur l'estomac un emplâtre semblable à celui dont nous avons donné plus haut la recette.

Pour calmer les douleurs, on recourait principalement aux révulsifs et aux opiacés. Voici le remède que prescrivait contre la cardialgie, Alexandre de Tralles :

Extrait de pavot.....	2 drachmes.
Poivre	1 drachme.
Castoreum.....	1 gramme.
Oleum petroselinum.....	4 drachmes.
Nard de Syrie.....	1 drachme.

Pulvérisiez le tout, puis ajoutez du miel et une cuillerée d'eau chaude ; on doit boire tiède cette mixture.

Contre la maladie caractérisée par des nausées et des vomissements, on donnait de *l'eau froide*, des *astringents* tels que le coing, les câpres, la grenade : On prescrivait le repos et on cherchait surtout à reconnaître quelle était l'humeur peccante qui déterminait cette affection.

Dans les inflammations de l'estomac, quand on craignait que le manque de nourriture n'amenât des troubles graves, on prescrivait de l'armoise, de l'absinthe, de la camomille, de la résine de mastic, du suc de rose, du suc de coing ou de poires vertes.

On prescrivait encore les révulsifs et l'application au creux de l'estomac d'un emplâtre dont voici la composition (Galien) :

Huile de nard	en été.....	6 drachmes.
—	en hiver. .	8 —
Résine.....		3 onces.
Résine de mastic.....		1 once.
Aloès.....		1 —





COLLECTION HIPPOCRATIQUE



TEXTE ET CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES



La collection hippocratique renferme quelques indications intéressantes sur les affections stomacales ; mais elles sont dispersées çà et là dans les différents traités qui composent l'encyclopédie médicale. Parlons d'abord des traumatismes qui peuvent atteindre ce viscère ; dans la 6^e section des aphorismes, § 18, on lit : « les plaies de la vessie ou de l'encéphale, ou du cœur, ou diaphragme, ou de quelqu'un des intestins, ou de l'estomac, ou du foie, sont funestes. » Le même précepte est répété à peu près dans des termes identiques par le coaque 494. Les chirurgiens seront peu portés à en contester la justesse, même aujourd'hui où la laparotomie faite à temps, permet de conjurer en partie les deux grands

dangers de ces sortes de lésions, c'est-à-dire, l'hémorrhagie et le développement d'une péritonite. Certains symptômes annonçant que les fonctions stomacales sont troublées, tels que le vomissement, sont étudiés avec assez de détail. Ce phénomène fournissait aux hippocratiques de précieux renseignements sur le pronostic, non seulement dans les maladies stomacales, mais encore dans nombre d'affections générales graves. Au traité du pronostic, le 13^e paragraphe contient les lignes suivantes : « le vomissement le plus avantageux est celui qui est formé de pituite et de bile le plus mélangées qu'il est possible et il faut qu'il ne soit ni très épais, ni très abondant ; moins le vomissement est mélangé, plus il est mauvais, si les matières vomies sont porracées ou brunes, ou noires, il faut considérer, quelle que soit celle de ces couleurs que l'on y remarque, ce symptôme comme fâcheux. Si le même malade vomit des matières de toutes couleurs, cela devient excessivement grave. Les vomissements de matière brune, si elles sentent mauvais, indiquent la mort la plus prompte, toutes les odeurs fétides et putrides sont fâcheuses dans toute espèce de matières vomies. » Dans le traité sur le régime des maladies aiguës, on défend expressément de donner des bains à ceux qui ont des nausées et des vomissements. « On s'abstiendra surtout de donner des bains à ceux qui, dans les maladies, ont le ventre trop relâché comme à ceux qui sont trop resserrés et qui n'ont point eu d'évacuation antérieure ; on s'en abstiendra encore pour

les malades débilités, pour ceux qui ont des nausées ou des vomissements, ou des renvois bilieux, pour ceux qui ont une hémorrhagie nasale, etc.)

Plus loin, on fait allusion à l'hématémèse d'origine cataméniale, dans le 32^e aphorisme de la 8^e section, « chez une femme, le vomissement de sang cesse quand les règles font irruption ». Les vomissements des accidents méningitiques sont signalés de la façon suivante, dans le 1^{er} livre des épidémies au 6^e paragraphe : « Les douleurs de la tête et du cou, les pesanteurs dans ces parties avec sensibilité, sont avec ou sans fièvre. Aux malades affectés de phrénésie, elles annoncent des convulsions ; il survient des vomissements avec des accidents, quelques-uns meurent très promptement. » Les vomissements et les nausées sont signalés dans plusieurs des épidémies qui régnaient à Thasos, particulièrement dans une épidémie qui se montra durant l'été (Littre, vol. II, page 617.) « Il y eut des vomissements de pituite, de bile, et les aliments étaient rejetés non digérés ».

Dans la 7^e section des aphorismes, le pronostic des vomissements de sang est ainsi fixé (voir aphorisme 57) « sans fièvre, le vomissement de sang n'est pas inquiétant, mais avec de la fièvre, il est fâcheux ; le traiter par le froid et les astringents. » Cependant, dans la 7^e section des aphorismes, dans le paragraphe 545, on lit : « le vomissement rouge est mortel surtout s'il s'opère avec des efforts douloureux. » Le vomissement est souvent regardé comme un phénomène critique tantôt favorable, tantôt fatal sui-

vant les symptômes qui l'accompagnent. Il est d'un très mauvais pronostic dans l'iléus.

« Dans l'iléus (prénotion coaque 461, 2^e section, paragraphes 24 et 25) le vomissement et la surdité sont des signes mauvais, l'aphorisme 10, 7, s'exprime en termes analogues. Le vomissement est regardé comme funeste au début d'une dysenterie. En effet, voici comment s'exprime la 454^e prénotion coaque, 2^e section, paragraphe 24 : « Dans la dysenterie un vomissement bilieux au début est mauvais. » Les hippocratiques avaient observé probablement des hématomatémèses liées à des ulcérations. « Une douleur qui *abandonnant les lombes va au cardia* avec frissonnement, fièvre et vomissements aqueux, délire, perte de la parole, se termine par des vomissements noirs. » Le livre premier sur les maladies contient des détails qui ne peuvent guère s'appliquer qu'aux règles déplacées par un autre organe. « Chez une femme vomissant du sang, y est-il dit, il est bon que les règles fassent éruption ; chez une femme qui est affectée de pertes, il est bon que le flux se porte sur les narines ou la bouche. »

Hoquet. — Le hoquet est regardé à plusieurs reprises comme un signe diagnostique ainsi qu'un certain nombre d'autres symptômes (voir épidémies, premier livre, section troisième, dans les maladies on apprend à tirer les signes diagnostiques des considérations savantes de la nature humaine, de la complexion de la maladie, etc.) D'autre part, à côté

des hoquets et du spasme qu'on signale à la suite d'hémorrhagies quelconques, on trouve dans la 5^e section des aphorismes, § 4, le spasme et le hoquet sont regardés comme défavorables après une superpurgation. « Dans une superpurgation le spasme et le hoquet sont fâcheux. » Les coaques disent la même chose. Le hoquet est signalé comme un des symptômes de la maladie du foie par l'aphorisme 58 de la 5^e section. L'aphorisme 39 de la 8^e section indique que le spasme vient ou de plénitude ou de vacuité ; il en est de même du hoquet. L'aphorisme 3, de la 7^e section, s'exprime ainsi : « avec le vomissement, le hoquet et la rougeur des yeux sont de mauvais signes. » Hippocrate signale assez exactement la valeur pronostique du hoquet dans l'iléus, au 10^e aphorisme de la 7^e section. « Dans un iléus, le vomissement et le hoquet, le spasme avec le délire sont fâcheux. » Le hoquet est également considéré comme mauvais dans les vomissements intempérés.

Diarrhée. — La diarrhée est signalée à la suite de flux d'humeurs phlegmatiques qui descendent de la tête vers l'estomac et l'intestin. En effet, voici comment s'exprime l'auteur hippocratique dans le 24^e paragraphe du *Traité des affections* : « les aliments dans la lienterie passent sans être digérés, les selles sont liquides ; il n'y a pas de douleur mais le corps s'amaigrit. On traite ce cas par les mêmes moyens que la dysenterie. La maladie se produit quand de la tête ou du ventre supérieur (poitrine) il

se fait un flux de phlegme dans le ventre inférieur. A ce point, les aliments sont refroidis et humectés par ce phlegme ; ils passent rapidement sans être digérés et le corps se fond, d'un côté parce que les aliments ne sont pas cuits un temps suffisant dans le ventre, d'un autre côté parce qu'ils sont échauffés contre nature par le ventre échauffé lui-même. » Ces diarrhées peuvent aussi être le résultat d'une constitution régnante s'accompagnant en même temps de divers troubles stomacaux tels que vomissements.

Cardialgie. — La cardialgie et les nausées sont regardées comme fréquentes dans le causus et autres fièvres. D'autre part, ceux qui ont une pesanteur générale de la tête avec de la cardialgie et des nausées vomissent des matières bilieuses et pituiteuses. La cardialgie serait moins grave en automne (livre du pronostic), on s'aperçoit du reste tout de suite que l'auteur hippocratique ne localise pas exactement en un point fixe la cardialgie, car il parle plus loin de cardialgie avec tranchées indiquant l'expulsion prochaine de vers intestinaux (V^e volume de la traduction Littré, page 279.)

Par contre, le coaque 280 est curieux à connaître, parce qu'il a trait peut-être à des lésions de l'aorte et de l'orifice aortique que le père de la médecine n'a point su voir. « Le retour fréquent de la cardialgie chez une personne âgée annonce une mort subite(1). »

(1) Note de M. de Tornéry.

Synoque. — La collection hippocratique et les auteurs grecs, en général, désignaient sous le nom de synoque des affections que nous rangeons dans le catarrhe gastrique aigu fébrile. Voici son origine d'après le traité de la nature de l'homme. « La synoque provient de la bile la plus abondante et la plus intempérée : elle a les crises dans le temps le plus court ; en effet, le corps n'ayant aucun intervalle de refroidissement se fond vite par l'action de la grande chaleur. »





CELSE



TEXTES SUR LES MALADIES DE L'ESTOMAC ET CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES



Considérations générales. — Celse n'a fait qu'énumérer rapidement les noms des différentes affections dont l'estomac peut être atteint et tout le reste du paragraphe qu'il consacre aux maladies de ce viscère ne contient que des conseils thérapeutiques. Mais cette énumération même est précieuse, car elle nous permet de nous faire une idée de la classification adoptée par les médecins du premier siècle, c'est-à-dire des praticiens antérieurs à Soranus, Arétée et Galien. D'ailleurs, les renseignements que nous fournit l'encyclopédiste romain sur le traitement employé de son temps contre les maladies de

l'estomac sont très abondants et assez intéressants. Il conseille l'exercice dont on usera progressivement le massage. Il recommandait de prendre le matin à jeun une infusion d'absinthe, d'hysope et de rue. Suivant Celse et beaucoup de médecins de la période græco-romaine, les astringents, tels que la noix de galle, les vins blancs un peu âpres, rendent des services, et en effet, il en est ainsi dans le catarrhe chronique de l'estomac où les pituites sont abondantes. Dans les cas d'inflammation aiguë avec douleur et tuméfaction du creux épigastrique, l'auteur dit qu'il se trouve bien du repos et de la diète aidée de cataplasmes émollients, de ventouses. Si l'estomac est ulcéré, on suivra à peu de chose près le traitement qui est indiqué pour les ulcérations de la gorge. L'hydrothérapie, utile au début, n'est plus efficace dans la période de consommation. Le régime doit être rigoureux. On interdira les viandes noires qui se putréfient facilement et irritent l'estomac. A un certain moment, il sera bon de recourir à une nourriture fortifiante. Enfin, Celse conseille les vomitifs et les purgatifs dont on faisait un grand usage. Galien appellera plus tard l'attention sur l'abus possible de ces médicaments qui étaient rejetés en grande partie par les méthodistes, sauf les clystères lénitifs. Ajoutons que dans Celse, la division des affections de l'estomac en maladies du cardia et maladies du pylore (maladie cœliaque) est déjà clairement établie et que l'auteur romain consacre un chapitre distinct à chacune de ces affections.

Texte (traduction des Etangs).



MALADIES DU CARDIA



Au dessous de l'œsophage est situé l'estomac ; cet organe est le siège ordinaire de plusieurs affections chroniques ; en effet, tantôt il s'y développe une chaleur intense, tantôt du gonflement, d'autres fois de *l'inflammation* et dans certains cas des *ulcérations* ; il peut s'y former encore un amas de bils ou *pituite* ; mais le mal auquel il est le plus exposé consiste dans le *relâchement* ; il n'y a pas d'état dont l'influence s'exerce d'une manière plus fâcheuse sur l'organe lui-même ou sur la constitution générale.

Ces maladies étant distinctes exigent des remèdes particuliers. Lorsqu'il y a de la chaleur à l'estomac, on fait de temps à autre des fomentations à l'épigastre avec du vinaigre. On le couvre aussi d'un mélange d'huile et de poudre de rose et de cataplasmes qui soient en même temps répercussifs et émollients. Si rien ne s'y oppose, on donnera pour boisson de l'eau glacée. Quand il y a gonflement on se trouve bien d'appliquer des ventouses même sans scarifications et de pratiquer des fomentations chaudes et sèches qui ne doivent pas cependant

dépasser une certaine mesure. Il faut de même observer la diète : il est avantageux de faire boire à jeun une infusion d'absinthe, d'hysope et de rue. L'exercice sera pris d'abord avec modération ; on s'y livrera davantage ensuite, et l'on choisira surtout celui qui met en mouvement les parties supérieures, car on en obtient les meilleurs effets dans toutes les affections de l'estomac.

Après l'exercice viennent les onctions et les frictions : on peut faire usage du bain, mais plus rarement et quelquefois on prescrit des lavements. Il faut que les aliments soient chauds, il en est de même des boissons ; on boira de l'eau pour commencer, puis quand le gonflement aura disparu, du vin astringent. Un précepte applicable à toutes les maladies de l'estomac, c'est de continuer, une fois guéri, l'usage des moyens auxquels on doit son rétablissement. Car il faut s'attendre au retour du mal, à moins que le régime qui a ramené la santé ne serve encore à la maintenir. Dans le cas d'inflammation qui est presque toujours accompagnée de tumeur et de douleur, on conseille au début le repos et la diète. On fait porter au malade une ceinture de laine soufrée et on lui fait prendre à jeun de l'absinthe. S'il accuse de la chaleur à l'estomac, on a recours aux fomentations avec le vinaigre et l'on accorde ensuite un peu de nourriture. On applique des topiques à la fois répercussifs et émollients, et on les remplace par des cataplasmes chauds préparés avec de la farine, lesquels doivent

achever de résoudre l'inflammation. De temps en temps on ordonne des lavements, puis on recommande l'exercice et une alimentation plus forte. Si l'estomac est ulcéré, il faut à peu de chose près suivre le traitement indiqué pour les ulcérations de la gorge. On doit s'exercer, faire des frictions sur les parties inférieures, user d'aliments doux et glutineux, mais rester au dessous de son appétit, éviter toutes les choses âcres et acides ; s'il n'y a pas de fièvre, boire du vin doux ou si celui-ci donne des flatuosités, en boire de très léger et qui ne soit ni trop chaud, ni trop froid. Quand la pituite remplit l'estomac, il est nécessaire de vomir tantôt à jeun, et tantôt après avoir mangé. Il faut employer l'exercice, la gestation, la navigation, les frictions, ne rien boire et ne rien manger qui ne soit chaud, et s'abstenir seulement de ce qui peut provoquer la pituite. Le cas est plus grave quand l'estomac est tourmenté par la bile. Au bout de quelques jours, les personnes affectées de cette maladie vomissent de la bile et même de l'atrabile. Il est utile alors de donner des lavements et de prescrire des préparations d'absinthe. On se trouve bien de la gestation et de la navigation. Dans ce dernier cas, il est bon que le vomissement succède aux nausées. On doit éviter les indigestions, ne faire usage que d'aliments légers et appropriés à l'état de l'estomac, puis boire des vins astringents. Enfin la maladie de l'estomac la plus commune et la plus fâcheuse consiste dans le relâchement ; je désigne par là, l'impuissance de

ce viscère à garder les aliments ; d'ou il suit, que le corps ne recevant plus de nourriture est miné par la consommation. Les bains ne sont ici d'aucune utilité. Mais il faut lire à haute voix, exercer les parties supérieures, pratiquer des onctions et des frictions, employer les affusions froides, nager aussi dans l'eau froide, prendre des douches à la même température et les diriger sur l'estomac ou mieux encore les faire tomber des épaules jusqu'aux parties correspondantes à l'estomac. Il est salulaire de se baigner aux sources médicales dont la température est froide. Les aliments seront froids aussi, et mieux vaut qu'ils soient d'une difficile digestion que disposés à se corrompre. Beaucoup de malades cependant pour qui tout est indigeste digéreront de la viande de bœuf, et ce qu'on en peut conclure, c'est qu'il faut interdire les oiseaux, le gibier et le poisson, à moins que la chair ne soit très ferme. Comme boisson, rien n'est plus convenable que le vin froid ou le vin pur bien chaud et surtout le vin rhétique ou allobroge. On peut boire aussi au besoin un vin astringent et traité par la résine et à défaut de celui-ci, en prendre de très doux comme le vin de Thasos.

Si les aliments ne sont pas supportés, on doit donner de l'eau, provoquer un vomissement assez fort, revenir à l'alimentation, puis appliquer des ventouses deux doigts au dessus de l'estomac, et les laisser en place pendant deux ou trois heures. S'il existe en même temps de la douleur et des vomissements, il convient d'appliquer sur l'épigastre une laine

grasse, une éponge trempée dans du vinaigre, ou un cataplasme réfrigérant, de pratiquer de courtes mais de fortes frictions sur les jambes et d'échauffer ces parties.

Si la douleur augmente, on fait une application de ventouses, six doigts au dessous de la région épigastrique, puis on donne immédiatement du pain trempé dans de l'eau froide. Si ce pain est rejeté, on fait prendre après le vomissement quelque aliment léger et convenable à l'estomac, et s'il n'est pas mieux toléré, le malade doit boire un verre de vin d'heure en heure jusqu'à ce qu'il ne vomisse plus. Le suc de raifort est encore un bon remède, mais il en est encore un meilleur qui se compose de suc de grenade douce et du suc de grenade acide, de chaque partie égale, auxquels on ajoute du suc de chicorée et de menthe (ce dernier à plus faible dose) et délayant le tout dans une quantité d'eau froide qui doit représenter celle de ces différents sucres réunis. Ce médicament, en effet, est plus efficace que le vin pour raffermir l'estomac. Il faut arrêter les vomissements spontanés. Si, au contraire, il y a des nausées, les aliments s'aigrissent et se corrompent dans l'estomac, ce qu'on juge par la nature des éructations ; il y a lieu de faire vomir l'estomac et de lui donner sur-le-champ pour le rétablir, les aliments dont je viens de parler.

Quand on n'a plus d'accident à craindre, on revient au régime prescrit plus haut.

MALADIE CÆLIAQUE



L'affection, au contraire, que les Grecs nomment cœliaque, réside dans l'orifice de l'estomac (1) et revêt en général la forme chronique. Sous l'influence de cette affection, le ventre devient dur et douloureux ; il y a constipation et même impossibilité d'expulser les gaz, les extrémités se refroidissent et le malade respire difficilement. La meilleure chose à faire au début, c'est de couvrir le ventre de cataplasmes chauds afin de calmer la douleur, puis on fait vomir après le repas pour que le ventre se trouve ainsi dans un état de vacuité. Les jours suivants, on applique sur l'abdomen et les hanches des ventouses non scarifiées. On procure des évacuations alvines en donnant du lait et du vin salé froid ou même des figues vertes si l'on est dans la saison ; mais c'est par degrés et non tout à la fois qu'il faut donner à boire et à manger. En conséquence, on se contentera de prendre par intervalles deux ou trois verres de boissons, et pour les aliments on établira la même proportion. Il convient aussi de donner un verre de lait étendu d'une égale quantité d'eau. Les aliments flatulents et âcres sont les plus convenables, de telle sorte qu'on fait bien d'ajouter au lait de l'ail écrasé. Au bout d'un certain temps, il y a lieu d'employer

(1) Le pylore.

les aliments précités. Trois ou quatre fois par jour on doit faire des frictions avec de l'huile et du nitre. Après les repas, il est bon de recourir de aux affusions chaudes, puis d'appliquer sur tous les membres, la tête exceptée, des sinapismes qu'on laisse jusqu'à ce qu'ils aient produit de la rougeur et de l'érosion. Ce moyen sera surtout employé sur les sujets fermes et robustes. On arrive ensuite par degrés aux remèdes astringents. La viande doit être nourrissante et peu facile à corrompre ; pour boissons, on prendra deux ou trois verres d'eau pluviale qu'on aura fait bouillir. Si le mal est invétéré, il faut avaler gros comme un grain de poivre d'assa foetida de la meilleure qualité : boire alternativement un peu de vin et d'eau le jour suivant. Quelquefois on peut prendre un verre de vin après chaque repas. Enfin on devra prescrire des lavements d'eau pluviale dégourdie, surtout s'il y a dans le bas-ventre des douleurs persévérantes,





ARÉTÉE



TEXTE ET CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES



•

Arétée est très important à étudier, parce qu'il distingue nettement le mal cardiaque, dont il fait une *affection du cœur*, des affections du cardia. Il a eu aussi le mérite de faire chemin faisant, à mesure qu'il décrivait les perturbations morbides dont peuvent être atteints les deux orifices de l'estomac, des remarques cliniques très justes et très importantes. Enfin, il montre comme d'habitude un grand talent d'exposition et un véritable style littéraire ; peut-être tombe-t-il même un peu dans la déclamation. Comme il est de la secte des pneumatiques qui mettaient le siège de l'âme dans le cœur, il tire de ce voisinage des conclusions importantes sur le fonctionnement du cardia : « le cardia, dit-il, ou orifice supérieur de

l'estomac est le promoteur de la gaieté et de la tristesse; c'est lui qui donne le courage ou l'abattement par l'influence qu'il exerce sur l'âme, c'est là sa principale faculté. » Croyant, comme Galien, que le cardia est le siège de l'appétit, c'est dans la perversion de celui-ci et dans l'anorexie qu'il place l'origine de la plupart des troubles stomacaux. Il signale nettement la cardialgie par la phrase suivante. « Ils ressentent une douleur fixe entre les épaules, qui augmente beaucoup, quand ils prennent les aliments et les avalent. » Il signale l'apathie, la sensation de défaillance, les palpitations, la sensation de vertige. « Ils se sentent balancés çà et là comme un roseau agité par le vent. » Il fait nettement allusion aux vomissements pituiteux. « Ils rejettent des bouchées d'une pituite froide, aqueuse, ou bien de la bile, si elle domine chez eux. » Enfin, il parle de l'insomnie qui tourmente le dyspeptique. « Ils ne dorment point, mais ils sont lourds; il y a plus d'assoupissement que de vrai sommeil. Dans la multiplicité des causes qu'il admet, erreurs de régime, ivrognerie, privations, Arétée a mis en relief d'une façon saisissante les effets du surmenage cérébral dont les résultats nuisibles sont trop souvent augmentés chez les jeunes gens par les privations de toute sorte. Il a signalé aussi l'influence défavorable de l'été « où toutes les fonctions de la digestion sont affaiblies. » La vieillesse y prédispose plus que les autres âges de la vie.

L'affection coeliaque est caractérisée non par la per-

version de l'appétit, mais par l'absence de coction, c'est-à-dire de digestion. Le corps s'affaiblit peu à peu à cause de cette absence de nutrition. Les aliments, non modifiés et altérés par la putréfaction qui s'y développe, sont expulsés à l'état liquide sans être absorbés par l'intestin. Les malades ressentent dans l'estomac une douleur gravis et des sensations de brûlure, ils ont des renvois acides, leur ventre se ballonne. La dilatation des veines superficielles fait croire à Arétée que les sucs ne pénètrent que difficilement dans l'économie et que la nutrition tout entière est malade. C'est une maladie difficilement curable à laquelle sont spécialement prédisposés les femmes et les vieillards. La dysenterie, les erreurs de régime, l'influence du froid, etc., doivent être regardés comme les causes de cette affection.

DES AFFECTIONS DU CARDIA



Le cardia, ou l'orifice supérieur de l'estomac, est le promoteur de la gaieté et de la tristesse. Placé comme exprès dans le voisinage du cœur, c'est lui qui donne le ton, le courage ou l'abattement par l'influence qu'il exerce sur l'âme et c'est là sa princi-

pale faculté, mais j'en ai déjà parlé ailleurs. De la gaieté, en effet, naissent les bonnes digestions, l'embonpoint et la bonne couleur du corps, et de la tristesse un état contraire à celui-ci et comme le corps ne se nourrit point, l'abattement d'esprit, la mélancolie, le dégoût. Ainsi, s'il arrive que le cardia souffre, les malades éprouvent de la haine et de l'aversion pour les aliments, non seulement lorsqu'ils leur sont offerts, mais même quand ils ne sont pas présents. Le seul souvenir qui leur en revient suffit pour leur donner des nausées accompagnées d'anxiété, de mal de cœur, d'un flux abondant de salive, et quelquefois de vomissement, quoique dans ce cas l'estomac reste vide et le corps extrêmement délabré. Ils supportent plus facilement ce mal que celui que leur occasionne la présence des aliments, et si la nécessité les contraint parfois d'en prendre, la douleur qui en résulte est quelquefois plus forte que la faim.

Ils souffrent quand il faut mâcher la nourriture et plus encore quand il faut l'avaler. Au reste, quand l'aversion pour les mets n'est pas générale, ce ne sont point les aliments ordinaires, pour lesquels ils ont quelque appétit, mais bien pour des aliments bizarres et inusités. Il se fait une dépravation dans le dégoût naturel et bientôt tous les aliments leur deviennent également insupportables. Ils les détestent et les abhorrent tous. Ils ressentent une douleur fixe entre les épaules, qui augmente beaucoup, quand ils prennent des aliments et les avalent. Ils éprouvent beaucoup de malaise, d'anxiété, des

éblouissements, des tintements d'oreille, des pesanteurs de tête, des engourdissements et des défaillances dans les membres, des palpitations dans les hypocondres. Il leur semble que l'épine du dos se meut vers les extrémités inférieures, soit debout, soit couchés. Ils se sentent balancés çà et là comme un roseau agité par les vents. Ils rejettent des bouchées d'une pituite froide, aqueuse ou bien de la bile, si elle domine chez eux ; leur vue se couvre. Ils sont sans soif quoique le défaut de nourriture paraisse les altérer. Ils ne dorment point, mais ils sont lourds. Il y a plus d'assoupissement que de vrai sommeil. Ils paraissent être dans un état comateux, ou quelque chose qui en approche. Ils sont décharnés, pâles, faibles, comme paralysés, sujets à la syncope, sans courage, méticuleux, taciturnes, prompts à s'irriter, très mélancoliques. On en voit même qui tombent entièrement dans cette maladie.

Ces symptômes, quoique le cardia y donne lieu, ne sont, dans la réalité, qu'une affection de l'âme. Ceux qui ignorent les sympathies qui existent entre les viscères qui sont ici gravement affectés les rapportent uniquement au cardia. Mais la position du cardia près le cœur, que l'on regarde comme le principe de tout et le siège de l'âme, est une preuve de ce que j'avance. Le cœur étant en effet placé au milieu des poumons, a pour voisin le cardia placé dans le même milieu et tous deux adhérents à l'épine. C'est par suite de ce voisinage et de la sympathie qui en résulte que proviennent les symptômes dont nous

venons de parler, tels que maux de cœur ou cardialgies, défaillances, affections mélancoliques.

Cette maladie, outre qu'elle provient d'une infinité d'autres causes est principalement occasionnée par un amas de pus qui se porte, de l'estomac vers l'orifice supérieur de ce viscère.

Elle est aussi familière aux personnes qui se trouvent réduites par nécessité à une diète extrême ou n'ont pour nourriture que des aliments durs et indigestes. A ces jeunes hommes qui travaillent continuellement et souffrent tout pour s'instruire, qui pour acquérir ces connaissances dont ils sont épris, mangent et dorment peu, ne s'occupent que de cours et de méditations philosophiques, qui méprisent une nourriture riche et variée, qui n'ont pour aliment que la faim, l'eau pour boisson, une veille continuelle pour sommeil, la terre nue pour lit, pour vêtements des étoffes grossières, une tunique déchirée, le plein air pour toit, pour toute jouissance, pour toute richesse l'acquisition et la possession de ces connaissances divines, car ce sont là les seuls biens que puisse leur procurer cet ardent amour de l'étude. Quand ils prennent de la nourriture, et la plus vile leur suffit, ce n'est point tant par le plaisir de satisfaire leur appétit que pour soutenir leur existence. Les plaisirs de la table, les divertissements, les promenades, les exercices du gymnase n'ont plus d'attrait pour eux; car à quoi leur passion pour la philosophie ne les ferait-elle pas renoncer. Ils oublient leur patrie, leurs enfants et s'oublient souvent eux-mêmes au point de

perdre la vie. Ils deviennent maigres, décharnés, décolorés et déjà vieux presque à la fleur de l'âge. L'habitude de la contemplation leur donne un air stupide, leur front ne se déride jamais; ils ont quelque chose de dur et de sévère. Comme ils n'ont ni goût, ni appétit et que l'estomac digère mal, ils se contentent promptement des mets les plus simples et qui se trouvent par cas fortuit sous leurs mains. S'il leur arrive donc de pendre quelque chose d'indigeste ils s'en trouvent mal et prennent ensuite des dégoûts pour toute espèce de nourriture.

Telle est l'affection du cardia comme maladie chronique ; les *inflammations*, les *fluxions*, la *cardialgie* sont différentes de celle-ci et portent un autre nom. Elle règne principalement pendant l'été où toutes les fonctions de la digestion sont affaiblies. Dans la vieillesse, l'appétit s'éteint et cesse de lui-même parce qu'il y a nécessairement un terme à tout.

DE L'AFFECTION DU VENTRICULE OU PASSION CŒLIAQUE



L'estomac ou ventricule est destiné à la coction des aliments. Ce viscère souffre dans cette fonction lorsque la diarrhée s'empare d'une personne et qu'il

survient un flux d'aliments liquides et non digérés, (à moins que le dévoiement ne provienne d'une cause récente et qu'il ne dure que quelques jours) ; lorsqu'en outre le corps dépérit et s'affaiblit par faute de nutrition. Cet état constitue une maladie lente à laquelle on donne le nom de passion cœliaque, provenant de la faiblesse de la chaleur digestive et du refroidissement de l'estomac ; lorsqu'en effet cette chaleur ne fait qu'amollir et liquéfier les aliments et n'est point assez forte pour les cuire complètement et les réduire en chyle, ils restent imparfaits et à demi digérés ; n'ayant point subi la coction nécessaire, ils se corrompent et s'altèrent dans leur couleur, leur odeur et leur consistance ; le défaut de bile fait qu'ils restent blancs. Ils acquièrent une odeur fétide, passent troubles, limoneux, peu unis et liés ensemble et n'annoncent que l'apparence et un commencement de coction. C'est pourquoi les malades se sentent gonflés. Ils ont continuellement des renvois fétides. Si leurs flatulences se portent en bas, leur ventre crie ; ils rendent des vents humides, argilacés qui coulent lentement sans bruit de sorte qu'ils s'imaginent qu'il passe des matières liquides. Ils ressentent dans l'estomac une douleur gravative, parfois lancinante, ils deviennent maigres, émaciés, pâles, sans force, incapables de vaquer à leurs affaires ordinaires. Lorsqu'ils marchent leurs jambes leur manquent ; ils ont les veines de temps en temps saillantes à cause de l'amaigrissement de ces parties qui s'affaissent et se creusent.

Il en est de même des veines sur le reste de la surface du corps, qui sont partout extrêmement marquées. Car outre que la coction est imparfaite, aucune partie de la substance alimentaire ne se trouve employée pour la substance ou l'accroissement du corps. C'est ce qui me fait regarder cette maladie comme provenant non seulement d'un défaut de coction mais encore d'un vice dans la distribution des sucs nourriciers. Lorsque la maladie fait des progrès considérables, il se fait un reflux des humeurs de toutes les autres parties du corps vers le ventricule ; c'est alors que commence l'état de colliquation. La bouche devient sèche, la peau sans sueur. L'estomac est tantôt brûlant comme du charbon, tantôt froid comme de la glace. Dans les derniers temps il passe quelquefois avec les déjections un sang pur sans mélange qui paraît dû à la rupture de quelques petites veines, car la matière âcre le corrode. Cette maladie est longue et difficilement curable, elle disparaît souvent sans cause évidente et revient à la moindre erreur de régime. Les *vieillards* y sont sujets et les *femmes* plus que les hommes. Quant aux *enfants* leurs diarrhées habituelles viennent plus tôt de leur intempérance journalière, à l'égard des aliments. Parmi les saisons, *l'été* produit le plus souvent cette affection, puis l'hiver froid qui éteint la chaleur naturelle. Une affection quelconque, la dysenterie, la lienterie peuvent y donner lieu ainsi que l'absorption d'une quantité immodérée d'eau.



GALIEN



CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES ET TEXTE



Galien a consacré aux maladies de l'estomac un court chapitre de son traité sur les lieux affectés. Bien que très bref, ce passage présente cependant une grande importance. En effet, outre l'influence énorme qu'a exercée le médecin de Pergame, non seulement sur les Arabes et les médecins du moyen âge, mais encore sur Oribase, Aétius, Alexandre de Tralles et Paul d'Egine, on peut dire que Galien s'est fait bien souvent l'écho des doctrines anciennes (1). Ces doctrines, il les a mieux précisées ; enfin, habile physiologiste, il a su appuyer ses conceptions, quelque erronées qu'elles fussent, sur des raisons plausibles. Ce qui ressort surtout de sa description des maladies de l'estomac, c'est qu'il croit

(1) Note de M. de Tornéry.

beaucoup aux sympathies qui relient ce viscère aux viscères voisins. Il accuse les affections gastriques de troubler le fonctionnement du cerveau, du cœur, des poumons, du foie, du rein, de la rate. Ces sympathies, dit-il, s'exercent d'autant plus facilement que l'estomac est relié aux centres nerveux par deux gros nerfs (les pneumogastriques) ; tout est-il illusion dans les vues ainsi exprimées par Galien ? Nous ne le croyons pas. A l'heure actuelle, les expériences célèbres de Brown-Séquard sur l'inhibition semblent rendre plausibles ces effets à distance qui autrefois embarrassaient les physiologistes. On parle couramment à l'heure actuelle de toux gastrique, de toux hépatique. Enfin, les belles recherches de M. le professeur Potain ont mis pleinement en lumière les troubles cardiaques d'origine stomacale. On sait maintenant qu'une affection gastrique peut entraîner non seulement des palpitations, mais encore de véritables souffles au niveau de l'orifice tricuspide. L'influence de l'estomac sur le cerveau est non moins évidente ; qui n'a pas éprouvé, à la suite de digestions difficiles, de la lourdeur, de la torpeur intellectuelle ; chez certains individus, prédisposés peut-être par une hérédité spéciale ou par l'épuisement du système nerveux, une dyspepsie persistante n'amène-t-elle pas des troubles bien visibles dans le caractère. Mais, dira-t-on, est-il possible de défendre l'absurde théorie qui fait de l'estomac un des facteurs possible de l'épilepsie. Certes, Galien est allé trop loin, en s'imaginant que le mal comitial pou-

vait être déterminé par une affection stomacale ; il n'en est pas moins vrai que chez beaucoup de sujets le retour des attaques est notablement favorisé par les troubles de l'estomac. Certains épileptiques sont presque sûrs d'avoir une crise convulsive à la suite d'une indigestion. Comme on le voit, Galien a mal interprété un fait vrai en lui-même et ce n'est pas sans motifs qu'il a exprimé une idée en apparence si choquante. Ainsi, Galien a exagéré les sympathies, ou plutôt, comme on l'appelle aujourd'hui, l'action réflexe que peut exercer le réservoir alimentaire sur les organes du voisinage, mais, du moins, il a eu le mérite de mettre celle-ci en pleine lumière et d'attirer, mieux que ne l'avait fait ses prédécesseurs, l'attention des médecins sur cette origine possible de bon nombre de troubles morbides qu'on remarque dans les maladies de l'estomac.

Galien a le tort de regarder comme de véritables maladies de purs symptômes tels que les nausées, la cardialgie, les hoquets. Cependant, comme Celse, il signale l'inflammation, la dilatation et l'ulcération de l'estomac. La maladie stomacale pituiteuse devait être fort analogue à notre catarrhe chronique de l'estomac. Parlant des vomissements de sang, il admet que ceux-ci peuvent provenir, non seulement de l'estomac, mais encore, comme l'avait soutenu beaucoup de ses prédécesseurs, du foie et de la rate. En effet, dans certaines maladies hépatiques à type hémorrhagipare, dans quelques intoxications palustres où la rate est très tuméfiée, on voit survenir des

hématémèses. Galien divise très nettement les troubles morbides dont peut être atteint l'estomac en maladies du cardia, analogues à celles de l'œsophage et en maladies du pylore semblables à celles de l'intestin ; c'est que le cardia est homoiomère à l'œsophage, le pylore à l'intestin et que les parties semblables sont malades de la même façon. Galien, du reste, n'a fait qu'expliquer scientifiquement une division établie bien avant lui.

MALADIES DE L'ESTOMAC

Les anciens appelaient cardia l'orifice de l'estomac, l'ayant ainsi nommé, disait-on, à cause des symptômes que ses affections déterminent. Car il est des gens qui ne sont pas seulement pris de syncope tenant à l'orifice de l'estomac, tout aussi bien que de syncope tenant au cœur, mais qui sont pris encore de spasmes de malaises et de mélancolies tenant à cet orifice (1) ; ils ont aussi des symptômes de suffusion, comme il a été dit dans le livre précédent, lorsque nous parlions des yeux :

Tous ces symptômes provenant du cardia surviennent par sympathie avec d'autres parties ; car, par cette différence manifeste pour un homme versé

(1) Voir l'ouvrage déjà cité sur les maladies nerveuses pendant l'antiquité Græco-Romaine.

sa nature propre il ne produit que l'inappétence et la corruption des aliments surnageants; les aliments qui par leur nature sont fixés au fond de l'estomac, surtout s'ils sont rebelles à la corruption, n'éprouvent rien de semblable. Il faut donc faire bien attention aux affections qui s'y déclarent par sympathie et les distinguer des affections primaires produites dans ces parties malades. Les signes précurseurs rendent dans le diagnostic. Car certaines particularités qu'on ne peut encore énoncer s'ajoutent aux symptômes susceptibles d'être énumérés et confirment le diagnostic des parties affectées; chacun saura trouver ces particularités pour son usage.

J'exposerai seulement les bases, pour ainsi dire, du diagnostic qui serviront aux travailleurs à apprendre par eux-mêmes ces particularités qu'on ne saurait dire.

Un jeune grammairien était pris d'épilepsie toutes les fois qu'il avait professé avec trop de véhémence, qu'il s'était livré à la méditation, à une abstinence prolongée ou à la colère. Je conjecturai qu'il avait une affection à l'orifice de l'estomac qui, chez lui, était très sensible et que, par sympathie, l'encéphale agitait le corps de convulsions. En conséquence, je lui prescrivis de s'inquiéter uniquement d'une cuisson régulière, de manger à la troisième ou à la quatrième heure (vers 10 heures du matin) un pain soigneusement préparé, de boire avec de l'eau du vin blanc légèrement astringent, car ces vins fortifient l'estomac et ne portent pas à la tête comme les vins

forts. Avec un tel régime, il n'éprouva plus aucune affection. Ayant ainsi vérifié la justesse de mes conjectures antérieures, je lui donnai deux ou trois fois par an un médicament amer à l'aloès ; ce médicament nettoie complètement l'estomac de ses superfluités et le fortifie par ses actions propres. Cet homme jouit d'une santé parfaite, pendant les vingt ans qu'il vécut encore. Si parfois, dans de rares occasions, il était obligé de rester trop longtemps sans manger, il était pris de spasmes très légers. J'ai vu aussi des personnes saisies de convulsions épileptiformes provenant de l'orifice de l'estomac, lorsque leur digestion était laborieuse, qu'ils avaient bu trop abondamment du vin non trempé, ou avaient abusé des plaisirs vénériens. J'ai vu des personnes ayant la fièvre, atteintes de spasmes subits, que n'avait précédé aucun des signes indicateurs du spasme et qu'un vomissement bilieux délivrait immédiatement de toute incommodité. Quelques-unes des personnes ainsi affectées vomissent des matières noires, d'autres des matières semblables au suc du poireau ; quelques malades appesantis par une quantité de mauvais aliments s'endorment lourdement jusqu'à ce qu'ils aient vomi tout ce qui surchargeait l'orifice de l'estomac. On ne pourrait croire, si l'on n'était souvent témoin, que ces accidents puissent dériver de l'orifice de l'estomac. Cette partie renferme il est vrai un grand nombre de nerfs venant de l'encéphale, non pas cependant de manière à faire supposer que par ces nerfs le principe supérieur arrive à un degré de

sympathie tel qu'il provoque des spasmes. Encore moins supposerait-on que par suite de l'affection de l'estomac le cœur éprouve une sympathie telle qu'il en résulte une syncope aiguë. Chez beaucoup de personnes, il survient non seulement des songes et des sommeils troublés, mais encore des accès de délire par suite d'une humeur pernicieuse accumulée à l'orifice de l'estomac. Pour la maladie dite flatulente et hypocondriaque il n'est personne qui ne répète qu'elle rend les malades tristes, découragés et maussades. C'est après une mauvaise coction qu'ils semblent saisis plus fortement par les précédents symptômes. La plupart des malades souffrent encore de la rate, ce qui faisait supposer que ce viscère aussi déverse dans l'estomac une humeur malfaisante. Tous les symptômes qui se produisent à l'encéphale ou aux yeux sont la suite d'exhalaisons, d'humeurs pernicieuses. Les syncopes de l'orifice de l'estomac, par la propriété des douleurs qui s'y produisent, provoquent l'épuisement; peut-être la dyscrasie du cardia pénètre-t-elle dans le cœur, en sorte qu'une grande dyscrasie se produisant dans cet organe, il en résulte un rapide abattement des forces. Il est constant que, chez les femmes, ce qu'on appelle pica dérive de l'affection de cette partie. En effet les phénomènes consistent dans l'appétit exagéré ou dans l'absence d'appétit constituent des affections de l'organe.

Sont également des affections de cet organe ce qu'on appelle nausées aussi bien que les cardialgies

et les hoquets. Nous avons décrit les causes de toutes les affections semblables dans le traité sur les causes des symptômes ; il est inutile de s'y arrêter ici. Pour les maladies organiques qui s'y déclarent habituellement, elles offrent un diagnostic évident et aucune d'elles ne pourra vous échapper si vous vous rappelez les signes communs qu'elles présentent, signes énoncés précédemment dans le susdit traité (*deusu partium*). En effet, ni les accès survenus en ce lieu, ni les tumeurs phlegmoneuses ou érysipélateuses ne sauraient vous échapper non plus que les ulcères. Le diagnostic de ces affections leur est commun avec celles de l'œsophage dont nous avons parlé tout à l'heure, et il est d'autant plus évident que cette partie est plus sensible et qu'elle présente un diagnostic plus aisé et plus clair. De même pour le vomissement de sang qui y a son point de départ il y a une apparence de signes communs avec les affections précitées de l'œsophage, mais le diagnostic en est plus clair. »

Quant aux affections du pylore et de l'intestin, elles sont forcément les analogues de cette partie du tube digestif.





AUTEURS DE LA DÉCADENCE



ORIBASE, AÉTIUS, ALEXANDRE DE TRALLES, PAUL D'EGINE,
CÆLIUS AURELIANUS.

ORIBASE, AÉTIUS, ALEXANDRE DE TRALLES,
CÆLIUS AURELIANUS.



A partir de Galien, l'étude des maladies de l'estomac a décliné comme le reste de la médecine. Oribase avait composé très vraisemblablement une compilation intéressante sur les affections de ce viscère, mais malheureusement elle était contenue dans les six volumes de ses œuvres qui ont péri (1). Aétius

(1) Un compilateur byzantin nous a conservé des extraits de cet ouvrage. Ici ils sont sans valeur, car ils ne contiennent que des indications thérapeutiques ; quant à l'abrégé composé par Oribase, pour son fils Eustathe, les renseignements qu'il fournit sont peu intéressants. (Note de M. de Tornéry.)

s'est borné, dans son tétrabiblion (V^e livre), à nous donner une série de recettes contre les différentes affections gastriques ; il ne dit pas un mot sur ces maladies elles-mêmes. Alexandre de Tralles est un peu plus explicite, mais il copie Galien dans son exposition et se contente le plus souvent de résumer ce qu'a écrit le médecin de Pergame sur la nature et les causes de ces perturbations morbides ; la symptomatologie, c'est-à-dire la clinique, est complètement sacrifiée. Seule, la partie thérapeutique a reçu des développements considérables. Quant à Paul Egine, il copie ses prédécesseurs sans y ajouter rien de nouveau, il décrit le mal sous le nom de syncope du cœur. (Note de M. de Tornéry.) Tout autrement intéressant l'ouvrage de Cœlius Aurelianus.

Cœlius Aurelianus, le traducteur de l'ouvrage de Soranus sur les maladies chroniques, ou plutôt l'adaptateur latin du traité en question (1), est un auteur qu'il faut absolument consulter, lorsqu'on veut se se faire une idée absolument exacte des connaissances que possédaient les anciens sur les affections de l'estomac. C'est à Cœlius que l'on doit la description la plus complète du fameux mal cardiaque. Grâce à lui nous savons les graves divergences qui s'étaient élevées entre les médecins de la période græco-romaine sur la façon de comprendre la nature,

(1) Voir les *Maladies nerveuses pendant l'antiquité græco-romaine*. M. Laboulbène est persuadé que Cœlius n'était guère qu'un simple traducteur de Soranus.

le siège et la symptomatologie de cette entité pathologique si embrouillée, dans laquelle rentrent peut-être des cas de suette, mais aussi de véritables affections cardiaques, méritant à la lettre le nom de « syncope » que lui donnaient Arétée et Paul d'Egine, etc. Bien que Soranus se soit rattaché à l'opinion traditionnelle qui localisait le mal au cardia, on voit, grâce au traité de Cœlius, qu'il ne confondait point, avec le mal cardiaque, les perturbations morbides du cardia. Cependant, il faut bien avouer que cette séparation est moins nette qu'on le désirerait. Ainsi nombre de symptômes, même des plus caractéristiques, tels les sueurs, l'affaiblissement physique, sont attribués également aux deux groupes morbides.

En parcourant la description que nous a laissée, sur la maladie du cardia et sur la maladie coeliaque, l'adaptateur latin de Soranus, on se rend facilement compte de l'étendue des connaissances des anciens sur les affections gastriques. L'hémoptysie est nettement séparée de l'hématémèse. Les vomissements de sang, dit Cœlius, sont reconnaissables aux douleurs gastriques dont ils s'accompagnent, aux aliments dont ils sont mélangés (voir son article sur le flux de sang). On trouve à l'article de stomachicis une description saisissante des troubles morbides dont est atteint le dyspeptique, tels que vertiges, défaillance, lourdeur de tête, céphalalgies, nausées, vomissements, perversion de l'appétit; l'auteur latin a insisté tout particulièrement sur le relâchement de l'estomac avec ventosité, c'est-à-dire sur la dilatation.

Il a décrit l'exagération de l'appétit, la pesanteur au creux épigastrique, le ballonnement et même les clapotements qui, dit-il, se produisent comme dans un vase à demi rempli d'eau (1). Cœlius a noté aussi un symptôme assez fréquent dans les maladies de l'estomac ; nous voulons parler de la sécrétion salivaire exagérée et de la sputation.

La description de l'affection cœliaque ressemble beaucoup à celle d'Arétée. Cœlius incrimine surtout les erreurs de régime. Comme pour la maladie du cardia, il distingue des cas par resserrement et des cas par dilatation des pores de l'estomac. Dans cette maladie, dit-il, les selles offrent un aspect variable tantôt molles et liquides, tantôt dures et résistantes ; leur couleur est blanchâtre ou semblable à l'urine du caméléon, ou jaune, ou spumeuse, ou noire, ou purulente, ou même sanguinolente. La dysenterie est assez fréquente à cause de l'âcreté des matières fécales, etc. Nous avons traduit l'article consacré à l'affection du cardia, sauf ce qui a trait à la médication. Quant à l'affection cœliaque dont l'histoire est ici démesurément longue et moins intéressante que la précédente, nous nous sommes contenté d'une analyse. Remercions ici M. de Tornéry des renseignements nombreux qu'il nous a fournis sur les méthodistes. Ils nous ont grandement facilité la compréhension de Cœlius dont la basse latinité du v^e siècle est assez difficile à interpréter. On se trouve

(1) Note de M. Laboulbène.

loin avec cet auteur de la belle langue qu'employaient Tite-Live et Cicéron.

MALADIE DU CARDIA (Traduction).

Cette affection tire son nom de la partie de l'organisme qui est atteinte, mais on ne peut pas dire qu'il y a maladie du cardia dans tous les cas où le cardia est perturbé ; pour que ce nom soit justifié, il faut qu'il existe concomitamment un grand nombre de symptômes et que la maladie soit tenace. Beaucoup nous ont laissé des traitements de cette affection, qu'ils désignent tantôt sous le nom d'induration cardiaque, tantôt de ventosités, de rhumatisme (1), de faiblesse, d'anorexie, de nausées. Themison dans le premier livre de son *traité sur les affections chroniques*, désigne sous le nom de parésie du cardia le rhumatisme, et plus loin dans son deuxième livre, il en parle sous l'appellation de ventosités. Thessalus a séparé dans son *traité sur la méthode de guérir la ventosité de la parésie du cardia*. Quant à nous nous engloberons dans la même description les affections qui résultent du resserrement

(1) Rhumatisme signifie ici fluxion.

ou de la dilatation des pores de cet organe ; quant aux nausées, aux altérations sudoreuses et acides des aliments que nous rattachons à ces deux affections, on trouve comme causes antécédentes les mêmes facteurs étiologiques qui agissent dans les autres maladies. Cependant on peut incriminer tout spécialement les indigestions répétées, l'habitude de se faire vomir ou masser après les repas. Dans la maladie confirmée, on voit survenir au début des défaillances, de la torpeur dans les membres, une sensation de chaleur anormale par tout le corps, qui se marque surtout à la paume des mains, puis une sueur abondante, de l'anxiété, de l'agitation, du malaise, de la tension cérébrale avec affaissement, des changements de coloration dans le teint, un pouls petit, rapide, dépressible, du dépérissement corporel, du dégoût pour les aliments ou au contraire un appétit exagéré. Les aliments subissent une altération nudoreuse ou putride : chez certains malades il peut y avoir aphonie, resserrement des dents, une douleur de tête grâvative qui ne disparaît jamais, des bourdonnements d'oreille, parfois une soif insatiable, et quand la maladie empire, de la sécheresse de la bouche, des ébranlements de la région précordiale, des douleurs au même niveau ou entre les épaules, ou même plus loin quand le mal s'étend. Il y a dysphagie avec sensation d'étouffement pendant l'acte d'avaler : A cause de ce dernier symptôme, quelques médecins de notre siècle ont cru devoir appeler cette affection synanche (angine) ;

quand le cardia se resserre, sans qu'il y ait inflammation ni douleur, on voit apparaître les symptômes suivant : le malade ressent aux parties affectées une sensation de brûlure, principalement entre les épaules quand le cardia est tout à fait sec. Quand le mal est limité aux parties supérieures, il y a dysphagie au moment où les aliments parviennent dans l'œsophage : quand, au contraire, ce sont les parties inférieures, appelées bases par les Grecs, qui sont prises, la déglutition est facile, puis survient de la difficulté et de la douleur précordiale. Quand il y a ventosité de l'organe, la tension s'unit au ballonnement ; le malade a la tête lourde, il a des renvois acides : les malaises se prononcent pendant la digestion. Il se produit des bruits de clapotement comme dans un vase demi-plein, et qui sont produits par les gaz qui errent dans le vide. Si les intestins sont également gonflés on entend des bruits que les Grecs ont appelé borborygmes.

S'il y a maladie du cardia que l'on a appelé rhumatisme, il y a une sécrétion exagérée de la salive, de la sputation, des sensations de nausées avec sensation d'ardeur dans les parties internes. Beaucoup ont des vomissements épais, visqueux ou bilieux, porracés, etc, quand le relâchement est larvé, ce que les Grecs appellent adelon, le pouls est débile : il semble que la région malade soit le siège d'oscillations ; il y a de la défaillance et le symptôme que les Grecs appellent lypothimie, qui calme l'absorption des aliments, mais pas pour toujours, car le phénomène revient

bientôt dans les formes les plus graves; le malade qui n'avale pas le plus rapidement possible des aliments est pris ainsi de défaillance. Les anciens nous racontent l'histoire d'individus qui étaient forcés ainsi de manger sans cesse nuit et jour. Asclépiade nous raconte que « le domestique de Praxagore était forcé ainsi de manger dans les 24 heures 6 livres de pain. Une fois les mets ingérés, la situation redevient la même qu'auparavant. » Nous ne croyons pas devoir traduire ici le long paragraphe que Cœlius consacre au traitement. Disons que celui-ci varie suivant qu'il y a resserrement ou dilatation des pores de l'organe malade. Les remèdes employées sont à peu près les mêmes que ceux des autres sexes, cependant les matières âcres prises par le haut ou par le bas sont rigoureusement proscrites (voir thèse de M. Tsintsiropoulos la façon générale dont les methodistes procédaient dans le traitement des maladies).

AFFECTION CÆLIAQUE (analyse).



La maladie que les Grecs ont appelée cœliaque, d'après la partie affectée, est engendrée par des excès de régime continus, par un-resserrement véhément ou par la dysenterie. Dans cette affection, les selles offrent un aspect variable, tantôt molles et liquides,

tantôt dures et résistantes; leur couleur est blanchâtre ou semblable à l'urine du caméléon, ou jaune, ou spumeuse, ou noire, ou purulente, ou même sanguinolente. Elles sont expulsées avec des tranchées et des borborygmes et s'échappent avec des vents. Les selles peuvent se produire le jour, la nuit ou seulement tous les deux ou trois jours. Il y a de l'insomnie, du dégoût pour les aliments ou au contraire un appétit excessif, les forces sont affaiblies, le teint est plombé, l'odeur qu'exhalent les malades est fétide et leurs extrémités sont gonflées. Chez beaucoup, il survient de la dysenterie parce qu'il se produit des ulcérations à cause de l'âcreté des matières stercorales. Tantôt il y a relâchement, tantôt enfin, la maladie est du genre mixte. Au début de la maladie on recourra aux substances constrictives et surtout à l'abstinence, on fera des frictions avec une substance huileuse sur l'étendue du ventre. Si le malade était tourmenté par des flatulences, il fallait que l'huile fût chaude. On prescrivait aux malades une nourriture telle que des panades, du riz, etc... On recourait aux lavements doux. On donnait des purgatifs légers dans le cas de putridité du chyme pour chasser les matières corrompues.



CONCLUSIONS

I. — Les maladies de l'estomac ont été très mal étudiées des anciens ; leur étude est restée dans l'enfance pendant toute la période græco-romaine.

II. — La classification, purement artificielle, comprend deux grands groupes, les affections du cardia et les affections du pylore. (Pylore et estomac sans le cardia.)

III. — Chaque groupe comprend des inflammations, des rhumatismes, des paralysies, des ulcérations, des dépôts d'humeurs, etc.

IV. — Par contre, la séméiotique générale et le pronostic général des affections stomacales sont beaucoup plus avancés.

V. — Cœlius Aurelianus et Arétée sont ceux qui nous ont laissé le tableau morbide le plus complet et le plus parfait des affections de l'estomac.

VI. — Galien a surtout insisté sur les sympathies de l'estomac avec le cerveau, le cœur, le foie, la rate déjà admises du reste par ses prédécesseurs.

VII. — Aëtius et Paul d'Egine ne nous ont laissé sur les affections stomacales que des recueils de formules où la description clinique est à peine abordée.

Vu : Le Président de la Thèse,

LABOULBÈNE.

Vu : Le Doyen,

BROUARDEL

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

